

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 2

Artikel: La misère à tseveau su la pedhî
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203960>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

parce que la paix venait d'être conclue. Je fus très désappointé de ce contretemps et me décidai à rentrer en Suisse. Cette fois je traversai le Simplon, où j'arrivai de nuit au couvent. J'y fus conduit par un de ces admirables chiens. Les frères me grondèrent un peu de m'être aventuré pendant la nuit; mais j'avais mon plan, je voulais être à Aubonne pour une fête donnée par M. Grivel.

Je pris le mauvais courrier, qui n'était alors qu'un char à banc; je traversai ainsi une partie du Valais, et, le soir que je m'étais fixé pour arriver au bal de mon parent, je m'y trouvai, en effet, à la grande surprise de mes amis, qui ne comprenaient guère cette espèce de course au clocher, à travers monts et vallées. Je ne séjournai que peu de temps dans ma ville natale. Dès l'année 1807, je fus appelé à Avignon, où s'organisait le deuxième régiment suisse.

À Avignon, où nous l'avons laissé, Louis Bégos fut promu au grade d'adjudant-major, dans le 2^{me} régiment suisse au service de France. C'était au printemps de 1807. Le bataillon dont faisait partie notre compatriote fut désigné pour faire la campagne de Portugal; il eut à supporter les plus dures privations dans un pays manquant de vivres et de voies de communications, et où en revanche pullulaient les brigands. Louis Bégos vit tomber à ses côtés plusieurs Vaudois, et notamment son ami Prudhomme, de Rolle.

Nous arrivâmes enfin à Abrantès... Pendant cette terrible route de Castel-Branco à Abrantès (douze lieues seulement, que le bataillon mit quatorze jours à parcourir), je fis un peu de tous les métiers; je fus tour à tour chef de parti, pour nous procurer des vivres, boucher, boulanger, et enfin cuisinier. Je faisais tout cela pour prouver qu'il faut, en campagne, savoir se plier à tout. Je me suis souvent demandé comment j'avais pu supporter tant de fatigues et de privations avec autant de patience et de gaieté.

Abrantès, sur le Tage, est une ville bien fortifiée, autant par sa position que par le fort qui la domine. Nous y trouvâmes notre chef de bataillon de la Harpe, de Rolle, qui était resté malade à Valladolid, ainsi que plusieurs de nos officiers, avec un certain nombre de soldats, qui s'étaient égarés dans la forêt...

D'Abrantès, où nous restâmes environ trois mois, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Elvas, ville située au sud, à peu de distance de Badajoz. Avant d'y arriver, j'étais à l'arrière-garde, lorsque je vis sur la route l'un des nôtres, blessé au pied, et ne pouvant plus avancer. N'étant plus qu'à une portée de fusil de notre destination, je l'encourageai à se remettre en marche, puis je le quittai pour me remettre à la tête du bataillon. Je n'avais pas fait cent pas, que j'entendis pousser des cris de détresse, et que je vis notre pauvre Vaudois entouré de trois brigands. Accompagné de deux soldats, j'accourus à son secours, mais il était trop tard, il venait d'être poignardé. Décidé à tirer vengeance de cet abominable crime et armé de mon fusil à deux coups, j'ajustai avec tant de bonheur, à environ 120 pas, l'un de ces brigands, qu'en m'approchant de lui, je m'assurai qu'il était bien mort.

Elvas est l'une des premières places fortes du Portugal... Le colonel Miguel, qui commandait la place, était mort des suites de ses blessures, son successeur fut le colonel Girod, excellent officier, plein de bravoure et de sang-froid. Nous étions à peine 1400 pour défendre Elvas. Ces forces étaient insuffisantes, puisque les forts contenaient plus de 800 pièces d'artillerie. Aussi le colonel fit-il apprendre à des compagnies d'infanterie le service d'artilleur; deux de nos compagnies furent choisies, entre autres nos voltigeurs. Nous aurions eu besoin de près de 4000 hommes pour défendre des fortifications armées d'une manière si formidable. Mais l'ardeur de nos hommes suffisait à tout...

Notre bataillon avait pris un tel goût pour les

combats, que c'est avec peine qu'il se décida à quitter Elvas et ses bonnes pièces d'artillerie, qui tenaient en respect les Espagnols, et notre canon-monstre, appelé le *pousse-café*, car c'était toujours après le dîner que le colonel Girod nous permettait de nous en amuser, et d'envoyer quelques-uns de ses énormes projectiles à l'armée assiégeante. Nous suivions avec attention la trace de la bombe, et toujours ses effets étaient formidables. La guerre a ses dangers et ses plaisirs; nous remettrons en marche, pour céder la place aux Espagnols, ne pouvant entrer dans la tête ni du colonel Girod ni de nos Suisses.

Cependant, le 1^{er} octobre 1808, la garnison capitula, après une héroïque défense, qui valut à l'adjudant-major Bégos d'être cité à l'ordre du jour de l'armée.

Nous sortîmes des forts d'Elvas avec tous les honneurs de la guerre: tambour battant, mèche allumée et aigles déployées. Les bourgeois d'Elvas étaient étonnés de nous voir en si bon état, après avoir été assiégés par une armée de 8000 hommes, qui ne nous laissait aucun repos, ni jour ni nuit. J'observai avec plaisir nos compagnies vaudoises; c'étaient elles qui avaient gardé le fort de Sainte-Lucie, où elles s'étaient vaillamment acquittées de leur devoir. C'était, après tout, des compagnies d'élite, et je m'en suis convaincu plus tard.

(A suivre.)

Un remède de cheval. — Un vétérinaire à son aide, un débutant :

— Vous allez prendre ce tube, le remplir de poudre, l'introduire dans la bouche du cheval et souffler fort.

Dix minutes après, l'aide revient, faisant d'horribles contorsions.

— Eh bien, qu'avez-vous? demande le vétérinaire.

— M'sieu, c'est le cheval qui a soufflé le premier.

Double plaisir. — Les plaisirs vrais, ceux qui donnent au cœur et à l'esprit quelque durable satisfaction ne sont pas si nombreux pour qu'on ne les happe au passage, lorsqu'on les rencontre. Et quand ils sont à deux — ce qui est plus rare encore — c'est une aubaine à ne point manquer.

M. Henri Sensine a fait, l'an dernier, avec l'Association franco-scandinave, un voyage en Scandinavie; un pays très intéressant et que nous ne connaissons encore que fort peu. Il vient de publier, en une brochure de soixante-dix pages, le récit de ce voyage. Par l'attrait du style, l'abondance et l'originalité des observations, M. Sensine fait partager au lecteur, qui du coin de son feu veut bien le suivre, toutes les jouissances qu'il a éprouvées. Voici les principales étapes: dans le Jylland; la cité de Gustave-Adolphe; le Vermland et Stockholm; en Danemark, Copenhague; l'instruction publique en Suède; l'Ecole de Näs; une visite à Elsenore.

Et cette brochure, éditée par MM. Payot et Cie, se vend au profit des *Cuisines scolaires de Lauzanne*. N'est-ce donc pas, comme nous le disons, un double plaisir que s'assure l'acheteur?

La misère à tsebau su la pedhi.

DJAN n'avai pas pi dautrâi patte :
L'étâi pouôro quemet lè ratté :

Cein que l'avâi, lo dèvéssâi
Et jamais vin ne bèvéssâi,
Câ faut por cein de la mounia
Et Djan la tsampâve pas via :
Vo djuro qu'ein avâi pi rein.
D'ailleu n'tre pas d'à pareint
Avoué l'erdeint, vo z'ein repondo,
Quemet ti lè gros de sti mondo.
L'allâve adî à pi detsaux,
(Lè choqe à botte cotant gros.)
Sè tsausse frant retacounâie
Tant, que seimblâvant bregolâie,
Son gilet, diabe m'einlèva
S'on arâi pas quasu djurâ
Qu'ire la carta de la Suisse :
Dau rodzo lè, et dau blü ice.

Po bounet, l'avâi on bénon
Trova vè on nid de bordon.
Démorâve à la ball'etàlla,
Droumessâi dèso 'na sapalla.
L'hivè s'êtsâodâve âo mouret
De l'ètrâbllo dau cabaret.
L'étâi asse chet qu'on ètalla. —
Le frequeintâve onna fêmelle
Qu'ètâi asse retse que li,
La Marion à l'ècouâili.

N'avâi pas pi onna pegnetta :
Po reindzi son bocoon de quietta
Ie sè servessâi dâi tserdon
Que couillessâi vè lè bosson.
A l'igüe dau riô sè gèguève,
Ti lè iâdzo que sè pegnève,
Et n'avâi min d'autro meriâo,
Min de riban, min d'affutiâo.
S'eimbantsant dan vè lo velâdzo
Po fère écrire lau mariâdzo
Pè mousu lo pétâbosson
Que lau fâ quie onn'aleçon :
Que n'avant rein, ne cein, ne cösse,
Pas pîre on par de boune tsausse,
Min de pareint po lau z'âidhi ;
La misère su la pedhi
A cambelon. — Lau desâi dinse :
« Vo possèdâ pas pi dâi crinse,
Et vo peinsâ à vo maryâ !
Foudrâi ti lè dou vo dzibilliâ
Avoué 'na verdzetta de rioûte !
Et se vo z'arreve dâi bouté *
Volâi-vo pouâi lè z'èlèva ? »
« Ah ! de cein vo z'inquièta pas,
Lâi repond adan la lurenâ,
N'è pas pouâire de la famena :
Dieu n'eincouye pas lo tchèvri
Sein lo bosson po lo nourri.

MARC A LOUIS.

* Boute signifie enfant.

L'amour et les belles.

JE me suis amusé à relever quelques-uns des « mots » charmants ou... méchants qui ont trait à l'amour ou à la femme. Peut-être cela vous amusera-t-il de les lire ou de les relire.

Commençons par ce joli mot de Villemain à une jeune femme: « Aimez-moi, personne ne le croira. » Villemain était négligé de tenue et disgracieux d'aspect.

Je ne hais pas les demoiselles
Quand je les trouve belles,

disait monsieur de Bouillon. Bussy Rabutin ne les détestait pas non plus, lui qui a écrit :

Au paradis de ses lèvres écloses,
Je vais cueillir d'une moisson de roses
Le miel délicieux.

Mon cœur s'y plaît, puisqu'il s'y rassasie
De la liqueur d'une douce ambroisie
Passant celle des dieux.

Amoureux, écoutez les vers charmants et précieux de Scudéry :

Vous faites trop de bruit, Zéphire, taisez-vous,
Pour ne pas éveiller la belle qui repose.
Ruisseaux qui murmurez, évitez les cailloux,
Et, si le vent se tait, faites la même chose.

Ecoutez encore et dites si le poète n'a pas raison :

On pleure, on s'ennuye,
On souffre en aymant,
Mais quelle autre vie
Passe plus gaîment ?

Jeune fille, peut-être entendrez-vous, un beau soir de printemps, une douce voix murmurer, avec l'abbé Cottin :

Je vous le donne
Ce petit avis en secret,
C'est que, si vous n'aymez personne
Et que mon cœur soit votre fait,
Je vous le donne.

Qui pourrait résister à l'amour, surtout dans notre beau pays ?